

**Inter**  
Art actuel



## Les collectifs Se fondre en une entité unique

Julie Rhéaume

Number 99, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45537ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rhéaume, J. (2008). Les collectifs : se fondre en une entité unique. *Inter*, (99), 56–59.



## Les collectifs : se fondre en une entité unique

■ JULIE RHÉAUME

> Cooke-Sasseville, *Le plus beau jour de ma vie*, l'Œil de poisson, Québec, 2005. Photo : Ivan Binet.

Julie Rhéaume s'est réinventée comme journaliste culturelle. Résidente de Québec, elle a été coordonnatrice au journal alternatif *Droit de parole* pendant cinq ans et demi. Depuis 2004, elle anime le magazine *Culture* sur les ondes de la radio communautaire CK1A. Elle y traite tout autant de musique que d'arts visuels ou de théâtre. Elle mène aussi une carrière de pigiste et prête sa plume à *Inter*, *art actuel* depuis quelques numéros. Elle travaille également pour un site Web grand public consacré au monde du divertissement (musique, cinéma...) à titre de journaliste.

Faire un trait sur sa propre identité... Allier un certain nombre de talents et de personnalités pour ne faire qu'un tout... Se fondre en une seule entité... Certains artistes choisissent de travailler ensemble plutôt que de continuer à mener des carrières individuelles. Les membres de Cooke-Sasseville, de BGL et d'ATSA, qui ont renoncé à tout plaisir solitaire, livrent leurs impressions sur le travail en collectif.

### Cooke-Sasseville

Ayant tous deux complété une maîtrise en arts visuels à l'Université Laval, Jean-François Cooke et Pierre Sasseville œuvrent conjointement depuis 2000 sous le nom Cooke-Sasseville. Les deux travaillent ensemble depuis la fin de leur baccalauréat.

Cooke-Sasseville sont boursiers du Conseil des arts du Canada en 2005 ainsi que du Conseil des arts et lettres du Québec en 2003. Les deux, qui vivent et travaillent à Québec, ont participé à plusieurs événements majeurs dont la deuxième *Manifestation internationale d'art de Québec* en 2003. Ils sont aussi récipiendaires de la bourse Plein sud 2006.

Nous avons rencontré les artistes à leur atelier du quartier Saint-Roch, un joyeux capharnaüm où l'énorme chat rose de l'installation *Le plus beau jour de ma vie*, présentée à l'Œil de Poisson en 2005 ainsi qu'au centre des arts actuels SKOL en 2006, semble boudier dans son coin.

Les deux hommes se connaissent et étaient au fait de leurs pratiques personnelles respectives avant d'œuvrer ensemble. « On savait à qui on avait affaire », dit Cooke. « Pierre travaillait davantage le 2D ; moi, le 3D. Il travaillait plus la figuration. Je travaillais plus le symbolique. Il n'y avait pas vraiment rien de figuratif dans mon travail. Lorsque nous avons jumelé nos deux travaux, on n'a pas pris le

style de l'un ou de l'autre. On a plutôt mélangé les deux », poursuit-il.

Le résultat ? « De grosses installations, de la grosse sculpture, beaucoup de figuration, du mouvement et un caractère social, caractère qui se retrouvait dans nos deux pratiques au départ. Du point de vue des thèmes, nous disions la même chose. La façon de rendre ces thèmes était cependant différente. On s'est adaptés », poursuit Cooke.

« Travailler en équipe, ça s'est fait très naturellement. Nous avons chacun notre pratique personnelle et nous étions très à l'aise. Il n'était pas question pour l'un ou l'autre de travailler en collectif. Par la force des choses, on a créé un projet ensemble et on s'est rendu compte que celui-ci avait plus de force que nos démarches personnelles. Au départ, nous travaillions avec des méthodes de travail bien spécifiques qui étaient liées aux compétences de chacun. Progressivement – ça va faire bientôt huit ans qu'on travaille à deux – il y a eu des échanges. Nous avons développé une connaissance au niveau des matériaux et de la façon de travailler la matière ensemble. Au départ, j'allais travailler de mon côté. Jean-François travaillait sur ses parties. On joignait nos forces après. Aujourd'hui, la recherche et le travail en atelier se font à deux. On essaie de développer des techniques de travail qui sont en fonction du collectif », ajoute Sasseville.

« C'est en discutant que le gros de la création se fait. Après, on démarre le projet. C'est sûr que lors de la construction, de l'élaboration de celui-ci, il y a de nouvelles choses qui arrivent. C'est dans la discussion que nous faisons en sorte que deux cerveaux en arrivent à un projet », dit Cooke. L'échange et les discussions permettent ainsi de faciliter le travail et d'aller plus loin dans la démarche artistique et esthétique.





> Cooke-Sasseville, *Aux pieds la tête et Vous pensez trop, n'y pensez pas*, Espace Virtuel, Chicoutimi, 2006. Photos : Espace Virtuel.

Que Cooke-Sasseville soit plus connu que les deux entités qui le composent amuse le collectif. C'est quelque chose qui transparait dans les œuvres, affirme l'artiste. « Outre le fait que ce soit un duo qui crée l'œuvre, celle-ci existe tout de même. Elle est signée Cooke-Sasseville. Il y a une aura qui est assez fascinante. On peut se partager la paternité, et c'est comme si l'œuvre était plus forte que ce qu'on aurait pu faire seul. Elle prend plus rapidement sa propre autonomie. C'est comme l'enfant qui vole de ses propres ailes », poursuit Sasseville, qui trouve intéressant le fait de travailler à deux cerveaux. « Ce n'est pas ton projet. Ce n'est pas mon projet », ajoute Cooke.

Quelle place occupent les collectifs dans le paysage de l'art actuel québécois ? Sont-ils plus présents que jamais ? « Je pense qu'il y en a de plus en plus. Toutefois, dans les années quatre-vingt-dix, il y en avait quelques-uns même s'ils n'ont pas tous perduré. À Québec surtout, il y a BGL, les Fermières Obsédées, Doyon-Rivest, Cooke-Sasseville... Ça fait du monde ! On parle de d'autres artistes, et il y a plein de gens qui ont envie de travailler en collectif. Par contre, ce n'est pas facile de trouver les bonnes personnes pour collaborer à un projet. Faire un projet comme ça, oui c'est facile. Toutefois, dire qu'on lâche sa carrière solo pour œuvrer en duo ou en collectif, c'est difficile sauf [que les artistes semblent avoir] un penchant pour ça », explique Cooke.

« Je n'en connais pas beaucoup après nous autres, les Fermières ou les BGL... Est-ce que ça se fait encore à l'université ? Je ne suis pas certain. Ça demande vraiment quelque chose d'assez particulier. Il y a beaucoup de gens qui ont le goût de l'essayer, qui le font et qui se rendent compte que ça ne fonctionne pas parce que c'est une rencontre improbable. Jean-François et moi avons complètement abandonné nos affaires personnelles pour se consacrer à ça et y croire fort, être totalement passionnés. Tout est pour Cooke-Sasseville, ensuite nos confort personnels viendront. C'est quasiment une vie de couple », affirme de son côté Sasseville. (Site Internet du duo : [www.cooke-sasseville.net](http://www.cooke-sasseville.net)).

> BGL, *La senteur de mes mains*, Koffler Gallery, Toronto, 2007.

> BGL, *Born again*, Biennale de Montréal, 2007.

> BGL, *Promener son chien*, 2005.

## BGL

Jasmin Bilodeau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière forment le collectif BGL, fondé en 1996, alors que les trois étaient finissants à l'Université Laval. Nous avons discuté avec les deux premiers dans une vieille taverne du centre-ville de Québec.

BGL a notamment présenté ses œuvres à des endroits ou des événements tels que la première *Bienal des fin del Mundo*, à Ushuaia en Argentine, le Musée d'art contemporain de Montréal, le Musée d'art moderne Lille Métropole en France, Mercer Union à Toronto, Hart House, l'Université de Toronto, la *Biennale de La Havane* à Cuba et la *Biennale de Montréal*.

Le collectif a vu son travail reconnu par le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Musée des beaux-arts de Montréal et le Musée des beaux-arts du Canada. En 2006, il était en lice pour le prestigieux Sobey's Art Award, prix qu'a obtenu l'artiste Annie Pootoogook.







> BGL, *Sculptura con leche*, Biennale del fin del mundo, Ushuaia, Argentine, 2007.

> BGL, *La tolérance de système*, Saw gallery, Ottawa, 2007.

> BGL, *Last smoke show*, Fun house, Art gallery of Alberta, Edmonton, 2007.

Parmi ses nombreuses installations : *Se la jouer commercial*, *Se réunir seul* et *À l'abri des arbres*.

Bilodeau et Giguère travaillaient souvent de façon conjointe et partageaient le même atelier. Ils se sont mis à intervenir sur le travail de l'autre. Le premier bossait également de son côté avec Laverdière. Graduellement, les trois se sont mis à travailler ensemble, racontent les deux artistes.

Depuis ses débuts, la dynamique au sein du groupe n'a pas changé. « Ça a toujours été très démocratique comme truc, aucune tête d'affiche », lance Giguère ! Quant au processus créatif, chacun amène de l'eau au moulin. « Une bonne idée, c'est une bonne idée. On y rajoute un petit quelque chose et les idées deviennent meilleures en les travaillant à trois », ajoute-t-il.

Pour BGL, qu'est-ce qu'un collectif ? « Un collectif, c'est un groupe d'individus où tout le monde a la même égalité de parole pour faire avancer les choses et faire en sorte que les idées se réalisent », répond Giguère.

« J'aimerais amener un volet historique sur les collectifs. Ça semble être une nouveauté, sauf que ça fait des siècles que ça dure. Je trouve ça drôle... Ça nous montre à quel point nous sommes individualistes. Un artiste est génial : Picasso, Dalí... C'est comme si la créativité ne devait être l'apanage que d'une seule personne. Au XV<sup>e</sup> siècle, il existait des ateliers de peinture d'artistes qui [sont les instigateurs de] la Renaissance. Tout le monde s'aidait », raconte Bilodeau.

En parallèle à BGL, les membres font-ils carrière solo, comme on le dirait dans l'univers de la musique ? Les membres se disent heureux et n'œuvrent qu'au sein de leur collectif. Ils ont fait ce choix et l'assument.

BGL compterait-il éventuellement s'associer à d'autres collectifs ou artistes pour créer une œuvre commune ? Le groupe pourrait s'adonner à une association très éphémère mais, pour le reste, on est bien en famille. « Parfois dans les centres d'artistes, les gens s'associent pour créer le temps d'une soirée... Sinon, on est une entité qui aime bien travailler seule », réplique Giguère.

Les membres se sentent bien dans la capitale. Ils ne ressentent pas l'appel de cette grande ville qu'est Montréal. Rien ne les empêche toutefois d'exposer dans des galeries et lors d'événements majeurs dans la métropole ou partout ailleurs sur la planète. Bilodeau ajoute aussi



que le coût plus abordable de l'atelier que BGL loue à Québec constitue également un atout très important.

« Dans les prochaines années, nous ne désirons pas trop présenter au Québec afin que ça marche ailleurs. Nous ne voulons pas que les gens se tannent. Ça me ferait vraiment de la peine... [Nous nous souhaitons par contre] d'être vivants dans [notre] quartier à faire avancer les œuvres. Je trouve que nous avons encore beaucoup à faire pour la culture au Québec. Il existe encore beaucoup de préjugés à l'égard de l'art contemporain », dit Bilodeau. Ici, on aura plus tendance à voir une exposition consacrée à Rodin qu'à aller admirer une installation de BGL. Tout est question de tradition et d'éducation ; les Allemands, par exemple, possèdent une longue tradition en ce qui touche à l'art contemporain. (Site Internet du collectif : [www.bravobgl.ca](http://www.bravobgl.ca)).



> *Attentat #8*, 2005. Photo : David Pijuan-Nomura



### ATSA (Action terroriste socialement acceptable)

Le collectif montréalais ATSA fut fondé par Annie Roy et Pierre Allard en 1997. Il crée des œuvres d'intervention urbaine sous forme d'installations, de performances ou de mises en scène réalistes faisant foi des aberrations sociales, environnementales et patrimoniales qui le préoccupent. Il investit le paysage urbain et redonne à la place publique sa dimension citoyenne d'espace ouvert aux discussions et aux débats de société.

ATSA ne fonctionne pas tout à fait comme BGL ou Cooke-Sasseville. Il s'agit d'un organisme à but non lucratif qui est porté par les fondateurs. Ceux-ci conçoivent les manœuvres, interventions et installations. Ils peuvent parfois avoir recours à leurs membres ou à d'autres artistes pour mener leurs projets à terme. Ainsi, lors de la plus récente édition de l'action appelée *État d'urgence*, événement annuel organisé par ATSA à Montréal ayant pour but de lutter contre l'exclusion sociale et la pauvreté, en novembre 2007, Armand Vaillancourt et Folie/Culture étaient de la partie, tout comme les musiciens Tricot Machine et Paul Cargnello.

Roy vient du milieu de la danse, Allard des arts visuels. Avant de fonder l'ATSA, les deux s'adonnaient à leurs pratiques artistiques individuelles, raconte la femme lors d'un entretien téléphonique. Celles-ci se sont ensuite « fusionnées », dit-elle. L'organisme sollicitant tout leur temps, ils ont donc mis un terme à leurs carrières individuelles pour ne créer que collectivement.

La création dépasse même les locaux d'ATSA : Roy et Allard forment un couple dans la vie. « On vit plus de choses ensemble. On voit les mêmes affaires », explique Roy. Le brassage d'idées se fait donc de manière continue chez les deux artistes.

La cofondatrice d'ATSA remarque que les collectifs d'artistes semblent être plus nombreux au Québec depuis quelques années. Toutefois, lorsqu'on aborde leur évolution, les différences entre les collectifs passés et présents, elle répond tout simplement ne pas vouloir « se positionner sur l'histoire de l'art ». (Site Internet de l'organisme : [www.atsa.qc.ca](http://www.atsa.qc.ca)). ■

> *SHMATA*, installation sur le boulevard Saint-Laurent, Montréal. Photos : © ATSA.

